



HAL
open science

L'apport des signes diacritiques à la codicologie copte

Anne Boud'Hors

► **To cite this version:**

Anne Boud'Hors. L'apport des signes diacritiques à la codicologie copte. Nathan CARLIG, Guillaume LESCUYER, Aurore MOTTE et Nathalie SOJIC. Signes dans les textes. Continuités et ruptures des pratiques sribales en Égypte pharaonique, gréco-romaine et byzantine, Presses universitaires de Liège, pp.293-298, 2020, 978-2-87562-261-7. halshs-03329960

HAL Id: halshs-03329960

<https://shs.hal.science/halshs-03329960>

Submitted on 31 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

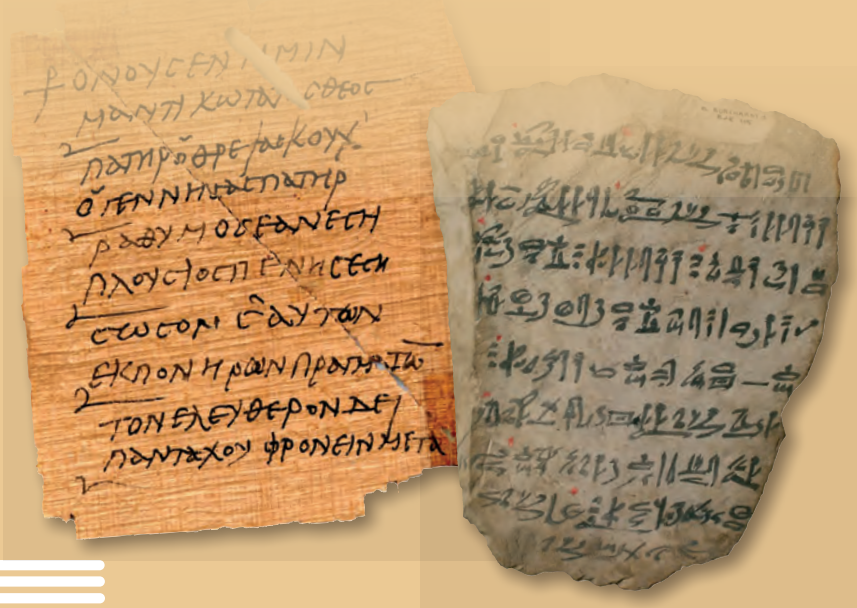
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Signes dans les textes

Continuités et ruptures des pratiques scribales
en Égypte pharaonique, gréco-romaine et byzantine

Édité par

Nathan CARLIG, Guillaume LESCUYER,
Aurore MOTTE et Nathalie SOJIC



L'apport des signes diacritiques à la codicologie copte

Anne BOUD'HORS

CNRS — IRHT (Paris)

1. INTRODUCTION

Les manuscrits coptes présentent une quantité variable de signes diacritiques, qui sont décrits de manière plus ou moins détaillée selon les catalogues et les éditeurs de textes. Certains affectent les lettres (surlignes, *djinkim*, points, diastoles, etc.), d'autres concernent plutôt l'organisation du texte et leur usage est hérité de celui des manuscrits grecs (*paragraphos*, *corōnis*, *diplē*). C'est sur les premiers, plus délicats à interpréter car leur présence, leur forme et leur fonction varient d'un manuscrit à l'autre, que porte cette contribution. Je présenterai d'abord les principaux systèmes qui ont été mis en lumière par les travaux fondateurs de H.-J. Polotsky, R. Kasser, et d'autres savants. Puis, pour essayer d'enrichir le stade descriptif auquel nous sommes encore limités et montrer quel parti on peut tirer de l'étude des signes pour la codicologie, j'analyserai quelques-uns de ces systèmes de signes et les manuscrits qui les contiennent en croisant trois perspectives : la dimension chronologique, la variation dialectale, et la perspective géographique (région de copie, avec parfois l'existence de scriptoria).

2. L'EXISTENCE DE SYSTÈMES

2.1. Variétés du système sahidique (S)¹

2.1.1. Le système standard

En-dehors de deux usages communs avec les manuscrits grecs (surligne sur les *nomina sacra* : $\overline{\text{IC}} = \text{IHCOCYC}$, Jésus; $\overline{\text{PNA}} = \text{PNEYMA}$, Esprit; trait horizontal remplaçant un N final de ligne et placé sur la voyelle précédant ce N), le système supralinéaire standard des manuscrits sahidiques peut être défini ainsi, en gardant à l'esprit que la longueur et la position de tels signes sont sujettes à variation² :

-
1. Le sahidique est le principal dialecte littéraire de la vallée du Nil entre le IV^e et le XII^e siècles. Voir plus loin pour une présentation générale des dialectes coptes.
 2. Ce système est décrit dans LAYTON (2004²) : 31–32 (§ 38). Le terme de « surligne », désormais adopté dans les travaux en français, a été proposé dans KASSER (1966). Comme ce type de marquage n'a pas d'antécédent dans les stades antérieurs de l'égyptien, il est permis de supposer

- surligne syllabique : elle se trouve d'une part sur une sonante auto-syllabique (β, λ, μ, ν, ρ); d'autre part à cheval sur deux consonnes consécutives qui forment une syllabe non accentuée (ϛ̄ν̄, ν̄τ̄κ̄, τ̄η̄ρ̄ϣ̄). D'un point de vue phonologique, cette surligne indique la présence d'un son /^h/ avant la sonante auto-syllabique ou entre les deux consonnes surmontées d'une surligne « connective³ ». Dans le cas de trois consonnes consécutives, la surligne peut être plus longue (par exemple dans μ̄ν̄τ̄). Il faut noter aussi que ce système ne s'applique pas aveuglément, mais préserve des oppositions qui évitent les ambiguïtés : ϛ̄ν̄ préposition vs ϛ̄ε̄ν̄ article indéfini; ν̄τ̄κ̄ pronom personnel vs τ̄ε̄κ̄- article possessif.
- Diérèse (tréma) sur le ι à valeur consonantique, c'est-à-dire après voyelle⁴.

Quelques occurrences supplémentaires doivent être signalées, car elles se rencontrent dans une grosse majorité de manuscrits du IV^e au IX^e siècles au moins : sur la syllabe ει (surtout le verbe homonyme), sur ΟΥ interrogatif, sur Η particule empruntée au grec (ῆ) : dans tous ces cas, la surligne adopte souvent une forme proche du circonflexe⁵.

Reproduire de tels signes dans une édition a toujours été problématique, étant donné les variations d'un manuscrit à l'autre dans les formes, les longueurs et les positions des surlignes, sans compter le caractère souvent optionnel de leur usage. Il est inévitable de procéder à une normalisation. Il importe cependant de bien comprendre les fonctions des différents signes afin de pouvoir adopter une convention qui soit claire. Certains éditeurs, considérant que la surligne, utilisée comme une aide à la lecture dans un texte en *scriptio continua*, n'a plus de raison d'être dans un texte où les mots sont séparés, ne la reproduisent pas du tout⁶. C'est acceptable, à condition de fournir une description la plus précise possible du système utilisé.

Il suffit par ailleurs d'examiner quelques manuscrits anciens (IV^e-V^e siècles) pour se rendre compte que le système décrit plus haut ne rend pas compte de tous les signes à fonction syllabique, ni de toutes les situations où une surligne n'apparaît pas alors qu'elle est attendue, ou vice-versa.

qu'il est, comme beaucoup d'autres traits du copte, emprunté au grec (je remercie Jean-Luc Fournet d'avoir attiré mon attention sur ce point).

3. « *Bindestrich* » en allemand, déjà utilisé dans STERN (1880) : § 5.
4. Sur les graphies de la sonante i/j dans les manuscrits coptes, voir QUECKE (1984).
5. Dans les manuscrits, le Η est parfois surmonté d'une sorte de croix, ou d'une surligne munie d'un trait perpendiculaire vertical à droite ou à gauche (⊕ ou ⊖) qui pourrait être une trace de l'esprit grec. Ces signes sont soigneusement reproduits dans les concordances publiées par Wolf-Peter Funk, notamment celles des textes de Nag Hammadi.
6. Voir à ce propos LUCCHESI (2010) : 21-25.

2.1.2. Systèmes S plus anciens et/ou plus complexes

De ce point de vue, on peut citer en modèle, à la fois de manuscrit et de description, le manuscrit de Barcelone P. PalauRib. inv. 182 (CLM 3956)⁷, qui contient l'Évangile de Marc et est attribuable au v^e siècle (Fig. 1). Son éditeur, H. Quecke, fournit non seulement une description, mais une explication phonologique des cas qui ne correspondent pas au système standard⁸.

Dans un autre manuscrit, à peu près contemporain, contenant le livre de Jérémie (P. Bodmer XXII + Mississipi Coptic Codex II; CLM 39), le copiste a utilisé davantage de signes séparateurs :

On trouve d'abord dans ce texte, comme dans la plupart des bonnes copies coptes de cette époque, un petit point (ou une petite virgule) placé assez haut dans la ligne. Comme le fait la surligne dans beaucoup de cas, la petite virgule sert à délimiter certaines syllabes, pour éviter des confusions dans la lecture, alors que le petit point paraît être plus spécialement un signe de ponctuation. Très souvent cependant, nous l'avons remarqué, le copiste ne distingue pas clairement ces deux signes⁹.

En réalité, l'usage des « petites virgules¹⁰ » n'est ni aussi systématique ni exactement du même type que celui des surlignes : on trouve par exemple $\chi\lambda\lambda'\Delta\lambda\iota\omicron\varsigma$ (mais aussi $\chi\lambda\lambda\Delta\lambda\iota\omicron\varsigma$ un peu plus loin) ; ce signe est souvent présent après certains morphèmes qui constituent des syllabes, tels l'article possessif ou la syllabe constituée par un préfixe de conjugaison et un pronom-suffixe ($\pi\epsilon\kappa'$, $\lambda\eta'$), ou un relatif substantivé ($\pi\epsilon\tau'$) ; il sert enfin parfois de séparateur après un mot¹¹.

Le P. Chester Beatty inv. 2018 (iv^e–v^e s.) constitue un exemple extrême de combinaison de tous ces signes¹². Il utilise en effet un système triple de diacritiques qui semble à la fois marquer les sonantes (surlignes), séparer les syllabes (points), indiquer les fins de mots (diastoles).

-
7. Pour tous les manuscrits cités dans cet article, la référence CLM (= *Coptic Literary Manuscript*) renvoie au système de la base de données « PATHS – An Archaeological Atlas of Coptic Literature » (<https://atlas.paths-erc.eu>).
 8. QUECKE (1972) : 25–31. Voir notamment (p. 27–28) l'absence de surligne sur une sonante auto-syllabique quand elle est suivie d'une voyelle elle-même auto-syllabique : par exemple $\pi\epsilon\kappa\omicron\omicron\omicron$, où π - est l'article défini et $\epsilon\kappa\omicron\omicron$ le substantif.
 9. KASSER (1964) : 10. Sont relevés aussi quelques endroits où les deux signes sont employés côte à côte (redondance?).
 10. Que l'on appelle aussi « commas » ou, lorsque leur fonction de séparateur est bien identifiée, « diastoles ».
 11. Un autre exemple d'usage de séparateurs pour les morphèmes et les mots, dans un manuscrit gnostique de Nag Hammadi, est soigneusement décrit et analysé dans LAYTON (1973) : 190–200 et LAYTON (1989) : 14–16.
 12. Édition PIETERSMA & COMSTOCK (1981). Le système est décrit, mais peu de commentaires concernant sa signification sont donnés. L'édition reproduit tous les signes.



Fig. 1. Barcelone, P. Palau Rib. inv. 182 (Évangile de Marc, p. 5)

Exemple (p. 24, 12–15) :

ετ̄βε̄ ḿ̄πᾱθ̄ο̄ς̄ | ḿ̄ν̄νε̄ π̄ῑθ̄ῡμῑ δ̄' ετ̄ψ̄ο̄βε̄ ετ̄† ο̄ῡβε̄ τ̄η̄ | γ̄τ̄ν̄ χ̄ε̄κᾱδ̄ας̄
 'ε̄ν̄νε̄'ϕ̄ρ̄ δ̄αλ̄ ḿ̄μ̄ω̄τ̄ν̄ | ḿ̄γῑπο̄νη̄ρο̄ς̄,

que les conventions d'édition¹³ amènent à transcrire :

ετβε ḿπαθος ḿν νεπιθυμια ετψοβε ετ† ουβε τηγτν χεκαδας εννεϕρ δαλ
 ḿμωτν ḿγι πονηρος

« (Souvenez-vous que le Seigneur a créé le jeûne pour le bien de l'homme,) à cause des passions et des désirs divers qui luttent contre vous, pour que le Mauvais ne puisse vous asservir. »

Si les implications linguistiques de ce système ont fait l'objet de quelques études, surtout pour le statut de la syllabe en copte¹⁴, il n'en est pas de même du contexte de production du manuscrit. Or la fonction scolaire de ce papyrus, qui demanderait à être explicitée, semble bien probable. Cet aspect prend une importance supplémentaire quand on se souvient que le P. Chester Beatty inv. 2018 (CLM 1022) est sur la liste des manuscrits qui pourraient provenir d'un même ensemble bibliologique que les P. Bodmer, dont le milieu de production reste sujet à discussion¹⁵.

En résumé, à partir d'un système de base assez bien identifiable, on observe que les pratiques varient, dans les manuscrits sahidiques, d'une époque à l'autre, mais aussi d'un copiste à l'autre, en fonction de critères qui nous échappent souvent. Examinons maintenant comment les systèmes diffèrent d'un dialecte à l'autre.

2.2. La problématique dialectale

Sans entrer dans le détail, rappelons ici que plusieurs autres dialectes littéraires ont existé à côté du sahidique dès l'apparition de la langue copte¹⁶. Le dialecte du nord de l'Égypte, appelé bohaïrique, est l'autre dialecte majeur, qui remplacera le sahidique après le XI^e siècle comme langue de l'Église copte. Deux autres dialectes sont à rattacher au groupe du nord, le fayoumique (F, dialecte de l'oasis du Fayoum) et le dialecte M pour la Moyenne-Égypte. Dans le groupe du sud se trouvent plusieurs dialectes qui, comme M, n'ont pas survécu au VI^e siècle. Le système supralinéaire

13. Il existe deux tendances principales dans les conventions d'édition : l'une, minimaliste, ne sépare pas les éléments d'une même unité accentuelle, tentant de respecter au mieux la prosodie du copte, l'autre privilégie la suppression des ambiguïtés et sépare en particulier la plupart des prépositions de leur régime et les infinitifs à l'état construit de leur complément (TILL [1960]); c'est cette dernière que je suis ici.

14. BEAUX (1989) et surtout ŞIŞMANIAN (1989).

15. Voir, pour une reprise de plusieurs aspects de cette collection, les actes d'une journée d'étude éditée dans AGOSTI, BUZI & CAMPLANI (2015).

16. On consultera notamment, pour une liste des dialectes et de leurs sigles, KASSER (1990).

est partie prenante de l'orthographe d'un dialecte¹⁷, et les différences sont nettes entre le groupe du nord et celui du sud. Ce sont les systèmes du premier qui nous intéresseront dans les paragraphes suivants¹⁸.

2.2.1. Les systèmes du bohaïrique et du dialecte M

Ils se caractérisent par l'usage du *djinkim*, mot copte (ⲪⲐⲎ-ⲕⲐⲘ) forgé pour l'occasion par les grammaires coptes médiévales, qui utilisent les catégories de la grammaire arabe, et signifiant littéralement « mouvement¹⁹ ». Le *djinkim* a la forme d'une surligne très courte ou d'un point. Son usage a été clairement décrit par H.-J. Polotsky :

*The old-style system, which is thought to have prevailed until about AD 1400, marks only (1) single vowels forming a syllable (ⲁⲚⲓⲉⲃⲟⲗ, ⲁⲛⲟⲙⲓⲁ) and (2) ⲓ and ⲛ as grammatical elements (prepositions, genitive marker, negation), and at the beginning of a word, before another consonant (ⲢⲈⲘⲛⲓⲪⲘⲓ, ⲘⲁⲛⲥⲟⲨⲉ, ⲘⲓⲦⲟⲛ, ⲛⲓⲐⲐⲕ)*²⁰.

La surligne connective n'existe pas dans ce dialecte²¹.

Le système du dialecte M, pour lequel on dispose de plusieurs manuscrits complets, est apparenté au système de B²². On verra plus loin que l'influence du système de B se retrouve aussi dans des manuscrits sahidiques copiés au Fayoum (oasis proche du Caire) aux IX^e-X^e siècles. Il pourrait donc s'agir d'un système caractéristique de la moitié nord de l'Égypte. Si c'est le cas, sa présence dans un manuscrit en sahidique pourrait être utilisée comme critère de provenance. Par exemple, le *P. Cotsen Princeton 1* (CLM 6257), manuel scolaire encore inédit, mais dont toutes les photos ont été publiées²³, est constitué d'une partie principale, dans laquelle

17. Voir BUZI (2015) : 283.

18. Les systèmes supralinéaires des dialectes méridionaux A et L sont globalement semblables à celui de S.

19. C'est une traduction du mot arabe *haraka*, « signe voyelle » (donc mobile) : voir SIDARUS (2003).

20. POLOTSKY (1949). Le système B récent, observable à partir du XV^e siècle, ajoute au système ancien les occurrences suivantes : sur la 1^{re} de deux consonnes en début de mot, sur le préfixe du Présent I, sur l'article défini, sur le verbe monosyllabique Ⲫ (il s'agit donc d'un marquage plus grammatical que syllabique). Voir aussi KASSER (1993), pour les implications en matière de théorie syllabique. De nombreuses planches de l'album HYVERNAT (1888) fournissent des exemples de manuscrits bohaïriques qui suivent ce système. La plupart d'entre eux proviennent des monastères du Ouadi-Natroun en Basse-Égypte.

21. Les syllabes atones comprenant deux consonnes sont généralement vocalisées en ε : ⲪⲈⲎ, ⲥⲟⲨⲈⲘ ; mais ⲧⲛⲢⲈ (probablement une seule syllabe).

22. Pour plus de détails, voir KASSER (1991), qui distingue quatre systèmes (B classique, B tardif, M pré-classique, M classique). Le bon état de préservation de plusieurs manuscrits a permis d'étudier les systèmes supralinéaires de façon complète : voir KASSER (1981) et BOSSON (1994).

23. BUCKING (2011).

le marquage supralinéaire est standard, et de quelques feuillets écrits d'une autre main, contenant une homélie de Basile de Césarée *Sur l'ascétisme*²⁴. Or, on observe que le système supralinéaire de ces feuillets supplémentaires adopte, en plus du marquage standard de S, une surligne courte (ou un *djinkim*) sur les voyelles auto-syllabiques. D'autres caractéristiques de ce manuscrit incitent à supposer qu'il provient de Moyenne-Égypte (peut-être du monastère d'Apollo à Baouît, ou de celui de Saint-Jérémie à Saqqara). Dans une telle région, l'influence du système du nord sur un copiste serait bien explicable²⁵.

2.2.2. Les systèmes du fayoumique

Ils apparaissent comme très variables d'un manuscrit à l'autre et n'ont jamais été réellement définis. Ils sont de fait plus difficiles à étudier car les manuscrits sont très fragmentaires. Le dialecte fayoumique lui-même apparaît sous diverses variétés littéraires (F4, F5, F7), mais il ne semble pas, sauf pour F7, qu'un système puisse être mis en relation avec une variété. Sans prétendre à l'exhaustivité, je donne ci-dessous quelques aperçus de cette situation complexe :

a. Absence de marquage

L'absence de marquage supralinéaire semble caractériser de nombreux manuscrits fayoumiques. On en voit un exemple dans le papyrus P. Carlsberg inv. 300 (CLM 746; œuvres d'Agathonicus de Tarse en F5, provenance précise non connue), qui ne contient aucune surligne, sauf sur les *nomina sacra*²⁶. La même situation se rencontre dans un fragment de l'*Épître aux Romains* sur parchemin (F4; conservé à la BNU de Strasbourg, le fragment Copte 584 provient du monastère de Saint-Michel, au sud-est du Fayoum)²⁷, ou dans un fragment de parchemin de l'Évangile de Jean plus tardif (F5; IFAO, Copte 218 [CLM 2347], provenance précise non connue²⁸).

b. Le système de F7 : P. Hamb.Bil. 1 (CLM 16)

Ce sigle a été attribué à un manuscrit unique, l'un des plus anciens manuscrits coptes (fin III^e siècle?), qui contient plusieurs livres de l'Ancien Testament en grec et dans une variété du dialecte fayoumique. Le trait le plus frappant est la présence

24. Identifiée dans DELATTRE (2012).

25. Il faut évidemment rester prudent dans l'utilisation d'un tel critère. On verra aussi plus loin (4.3) que des traces de ce système « du nord » se rencontrent probablement dans des manuscrits sahidiques qui semblent bien avoir été copiés en Haute-Égypte à une date relativement haute.

26. Des reproductions du manuscrit sont disponibles dans ANDERSEN, HOLMEN & TAIT (1999).

27. BOUD'HORS (1998) : 80–84 et 159–160.

28. Édition et reproduction dans COQUIN (1989), qui donne comme provenance Medinet-Ghôran, au sud-ouest du Fayoum. Mais le rapport de fouilles de Pierre Jouguet ne fait mention que de fragments de papyrus, notamment de feuillets de l'Apocalypse (JOUGUET [1901] : 400), désormais conservés au Caire (IFAO, Copte 219–220 [CLM 2137]).

d'un tréma sur M et N, dans les mêmes occurrences que le *djinkim* du bohaïrique. Ce manuscrit utilise aussi un certain nombre de séparateurs²⁹.

c. *Systèmes divers*

Des fragments de *Psaumes* sur parchemin en F4 (provenance précise inconnue, iv^e–v^e s.?) présentent une surligne courte dont l'usage est conforme au système standard de S³⁰. Dans ces fragments comme dans d'autres, provenant de manuscrits différents, la diérèse est aussi marquée par une petite surligne, et non par un tréma. Enfin, dans les feuillets de parchemin fayoumiques qui ont été retrouvés en Haute-Égypte, au monastère de Chénouté (mais dont il n'est pas sûr qu'ils y aient été copiés), les systèmes semblent mixtes (en accord parfois avec le système S, parfois avec le système B), et l'usage de la surligne assez sporadique³¹.

d. *Addition de signes*

Paradoxalement, c'est dans ce dialecte qu'est conservée la seule source documentaire qui mentionnerait l'addition de signes dans des manuscrits. Il s'agit de *P. Fay. Copt.* 44 (CLM 1181), un inventaire de cent cinq livres, majoritairement bibliques et liturgiques, dont le titre est : Ⲡ ⲛⲓⲟⲓⲟⲥ ⲉⲛⲉⲭⲱⲱⲙⲓ ⲛⲧⲁⲛⲥⲧⲥⲓ ⲙⲙⲁⲮ, « Inventaire des livres que nous avons ponctués (?) ». Le document est attribuable au ix^e siècle. Son éditeur, Walter E. Crum, reconnaît dans ⲥⲧⲥⲓ le verbe « ⲥⲧⲓⲥⲓⲛ, *interpungere, to add diacritical marks to a MS. One of the examples given by Sophocles refers to clause-division, the other to metrical punctuation* ». Mais est-ce vraiment de ponctuer qu'il s'agit? Et si oui, quels genres de signes sont ainsi désignés? Pourquoi faudrait-il faire un inventaire de ces livres? Ce texte pose beaucoup de questions et mérite un réexamen³².

3. ENTRE DESCRIPTION ET INTERPRÉTATION

Dans les différents systèmes esquissés ci-dessus, on voit bien que la notion de standard est souvent confrontée à des réalités qui ont tendance à l'obscurcir : variation libre, optionalité, redondance ou polyvalence des signes sont autant d'obstacles à la description d'un système dans un manuscrit donné. Les linguistes ne se sont pas trompés quant à l'importance de ces signes, pour les distinctions dialectales d'une part, pour l'étude de la syllabe d'autre part, et c'est dans ce domaine que les travaux ont été les plus nombreux et les plus avancés, que ce soit par des études générales ou des travaux sur des manuscrits particuliers. Outre ceux cités ci-dessus,

29. Voir la description détaillée dans DIEBNER & KASSER (1989) : 26–27.

30. Strasbourg, BNU, inv. Copte 132, 234–236; voir BOUD'HORS (1998) : 65–75 131–132 et 137–142.

31. Description de ces manuscrits, notamment IFAO, Copte 112–122, dans BOUD'HORS (2006).

32. Je reprends l'étude de ce texte dans un article en préparation, mais voir déjà des éléments d'analyse nouvelle dans MAZY 2019 : 125–129.

il faut mentionner ici les travaux de Jean-Louis Fort, qui a poussé le plus loin les recherches dans ce domaine³³.

Les catalogues de manuscrits, en revanche, donnent souvent des indications assez sommaires. Celui des fragments de la British Library, dû à B. Layton et devenu une sorte de modèle, distingue les types suivants³⁴ :

(a) *Sahidic* : *single-letter/connective/non-standard*. *Single-letter superlineation has connective strokes in certain regular exceptions, such as the prefix $\overline{\text{MNT}}$ -*. *Connective superlineation is use of the Bindestrich* (Stern, *Kopt. Gramm.* § 5). *Non-standard includes any other kinds of usage, whether irregular or regular.*

(b) *Bohairic* : *old-style/new-style jinkim superlineation.*

(selon la distinction établie par H.-J. Polotsky, cf. *supra*, 2.2.1).

Le catalogue récent des fragments de Berlin³⁵ ne donne aucune indication. De fait, s'agissant de fragments qui viennent de la bibliothèque, démembrée au XIX^e siècle, du monastère de Chénouté en Haute-Égypte, et qui complètent d'autres fragments des mêmes manuscrits conservés ailleurs, on comprend qu'un catalogue doit se contenter d'indications sommaires, et qu'une étude d'ensemble n'est possible qu'une fois le manuscrit reconstitué de manière substantielle (cf. *infra*, 4.1, l'exemple du « MONB.XL »). La situation est cependant différente quand il s'agit de manuscrits complets, tels ceux découverts vers 1910 dans les ruines du monastère de Saint-Michel au Fayoum et conservés pour la plupart à la Pierpont Morgan Library de New York. Le catalogue de ces manuscrits reprend à peu près les catégories de celui de B. Layton³⁶ et ajoute :

*Often no regular system seems to be used in placing the strokes in the Morgan Sahidic manuscripts. Since most of the Morgan Sahidic manuscripts are late, it would seem that the copyists of the ninth and tenth centuries AD were no longer knowledgeable of the superlinear system employed in manuscripts dating from before the Arab Conquest*³⁷.

Cette observation mérite d'être nuancée et précisée, d'autant plus qu'elle est en retrait d'observations faites antérieurement à propos des systèmes de signes utilisés dans ces manuscrits. Quelques études de cas vont maintenant tenter de montrer ce qu'on peut tirer d'une analyse des signes, même dans des manuscrits réputés tardifs, pour l'histoire des centres de copie et des bibliothèques anciennes.

33. Outre sa thèse, restée inédite (*La syllabe copte : de la philologie à la phonologie*, Paris, ÉPHÉ, 2006), voir FORT (2000a), FORT (2000b), FORT (2004) et FORT (2006). Dans la lignée de Gérard Roquet, J.-L. Fort propose notamment de regrouper sous la désignation « signes parépigraphiques » tous les indicateurs syllabiques.

34. LAYTON (1987) : LXIV, item 6.

35. BUZI (2014).

36. LAYTON (1987).

37. DEPUYDT (1993) : CI.

4. CARACTÉRISER LES SYSTÈMES NON STANDARD : QUELQUES ENJEUX CODICOLOGIQUES

4.1. *Le système du manuscrit « MONB.XL³⁸ » (CLM 613)*

Ce manuscrit, qui est un florilège d'extraits des *Canons* monastiques du célèbre Chénouté, supérieur du monastère d'Atripé (fin IV^e – mi V^e s.), a un marquage supralinéaire standard, augmenté d'un système de séparateurs (accents graves courbes) très complet et cohérent, qui semble correspondre à une séparation prosodique (entre deux unités accentuelles) ; le signe séparateur est généralement absent quand la dernière syllabe de l'unité porte une surligne, un tréma, et parfois en fin de ligne (*Fig. 2*)³⁹. Ces séparateurs, cependant, ne correspondent pas toujours à la définition d'une unité prosodique connue par les grammaires. Ainsi la séquence manuscrite $\bar{\eta}\tau\epsilon\gamma\rho\mu\pi\epsilon\bar{\eta}\bar{\nu}\sigma\epsilon\tau\alpha\lambda\epsilon\grave{\eta}\rho\omicron\sigma\phi\omega\rho\alpha$ ⁴⁰ se présente en trois unités, alors que l'analyse grammaticale traditionnelle est la suivante :

(1) $\bar{\eta}\tau\epsilon\gamma\rho\mu\pi\epsilon$ (2) $\bar{\eta}\bar{\nu}\sigma\epsilon\tau\alpha\lambda\epsilon\grave{\eta}\rho\omicron\sigma\phi\omega\rho\alpha$

(1) préposition-article possessif-substantif (« année ») (2) préfixe conjonctif-infinitif prénominal-substantif (« offrande »), soit deux unités accentuelles⁴¹, la forme prénominale du verbe n'étant pas autonome du point de vue de l'accent. Dans ce manuscrit, toutes les formes d'infinitif prénominal sont suivies d'un séparateur. Étant un florilège, le manuscrit XL était-il destiné à la lecture à voix haute ? Faut-il voir là une raison pour cette abondance de signes ? Ce sont des questions auxquelles il est difficile d'apporter une réponse nette. Un tel système constitue-t-il d'ailleurs une exception ? Il est probable que non. Malgré leur état fragmentaire, il me semble pouvoir dire que le manuscrit MONB.FL (CLM 385), et peut-être le manuscrit MONB.YE (CLM 682), deux témoins du *Canon 8* de Chénouté, présentent un système assez proche. Il se pourrait qu'un tel système ait été en vigueur à une certaine période chez certains copistes.

38. Dans ce sigle, attribué par la base de données *Corpus dei Manoscritti Copti Letterari*, MONB signifie « Monastère Blanc », qui est le nom donné au monastère de Chénouté à Atripé (Haute-Égypte), XL est un sigle arbitraire, les fragments de ce manuscrit étant dispersés dans plusieurs collections du monde.

39. Ce système a été exposé par Stephen Emmel en juin 2011, lors d'une rencontre annuelle des membres du projet éditorial des œuvres de Chénouté. Je le remercie de m'avoir autorisée à en faire mention ici, malgré l'état qu'il estime encore insuffisant de son analyse. Il me semble en effet que ses observations constituent un progrès considérable pour l'étude des pratiques de copistes au monastère Blanc.

40. Manuscrit XL, p. 195, l. 34.

41. Cf. *supra*, n. 12.



Fig. 2. Le Caire, IFAO, Copte 189V (manuscrit MONB.XL) © IFAO

4.2. *Le cas du scriptorium de Toutōn (Fayoum)*

Parmi les manuscrits sahidiques provenant du monastère de Saint-Michel au Fayoum, et copiés aux IX^e-X^e siècles, plusieurs partagent un même type d'écriture et un marquage supralinéaire particulier.

4.2.1. Le manuscrit M574 (CLM 213)

Le premier à avoir repéré ces caractéristiques est H. Quecke, dans son étude de M574, manuscrit qui sert de base à QUECKE (1970). Daté de l'extrême fin du IX^e siècle, ce manuscrit liturgique est bilingue (copte sahidique, grec très fautif). Quecke définit le système de « *djinkim* » (il s'agit en effet de surlignes très courtes, parfois réduites à des points) comme étant grossièrement une combinaison entre le système S standard et le système B récent (c'est-à-dire que le *djinkim* se trouve aussi sur voyelle auto-syllabique, sur la première de deux consonnes en début de mot, sur le pronom préfixe du Présent I, sur l'article défini, sur le verbe monosyllabique **ϣ**)⁴². De plus, dans ce manuscrit bilingue, le système s'applique de la même manière en grec et en copte (voyelles auto-syllabiques notamment), sans tenir compte des signes habituels du grec (esprits et accents)⁴³ :

Texte grec normalisé	Texte du manuscrit M574
Κύριε ὁ ἀποστήσας τὸν σωμα- τικὸν ὕπνον ἀπὸ τῶν ὀφ- θαλμῶν ἡμῶν, δὸς ἡμῖν τὴν νοητὴν γρηγόρησιν, ὅπως ἐν φόβῳ παραστῶ- μεν ἐνώπιόν σου, καὶ τὴν πρέπουσαν δοξολογίαν ἀναπέμψωμεν σοι	ΚΙΡΙΕ ΑΠΩΤΗΣΑΣ ΤΩΝ ΣΩΜΑ ΤΙΚΟΝ ΥΠΝΩΝ ΑΠΩ ΤΩΝ ΕΙΟΦ ΘΑΛΜΩΝ ΗΜΩΝ ΔΩΣ ΥΜΙΝ ΤΗΝ ΝΩΗΤΗΝ ΓΡΗΓΩΡΗΣΙΝ ΩΠΩΣ ΕΝ ΦΩΒΟΥ ΠΑΡΑΣΤΩ ΜΕΝ ΕΝΩΠΙΩΝ ΣΟΥ ΚΕΤΗΝ ΠΡΕΠΟΥΣΑΝ ΔΩΞΑΛΩΓΙΑ ΑΝΑΠΕΝΨΩΜΕΝ ΣΕ

Ce système révèle donc une contamination entre les pratiques du sud et celles du nord, ce qui n'est pas surprenant dans une région comme le Fayoum. Ce qui est remarquable cependant, comme le rappelle R. Kasser, c'est que l'observation faite par H. Quecke

(...) tendrait à prouver que l'usage du surlignement 'grammatical' s'étant imposé en B au XV^e siècle seulement, a été pratiqué, et peut-être même créé, par certains grammairiens de l'aire saïdique au moins un bon demi-millénaire plus tôt⁴⁴.

Le manuscrit M574 est copié en pleine page dans une majuscule penchée, un type d'écriture souvent utilisé pour les textes liturgiques. D'autres manuscrits de même provenance, copiés sur deux colonnes dans une majuscule droite, présentent

42. QUECKE (1970) : 359-372. Pour les systèmes B, cf. *supra*, 2.2.1.

43. Sur l'apparition tardive de l'accentuation dans les manuscrits grecs, voir GÉHIN (2005) : 101.

44. KASSER (1993) : 236 n. 3.

le même type de marquage supralinéaire, qui semble être caractéristique du scriptorium de Toutōn, dont se réclament plusieurs copistes dans les colophons⁴⁵.

4.2.2. La diffusion du système de Toutōn

Ce marquage, accompagnant le même type d'écriture, se retrouve aussi dans de nombreux fragments provenant du monastère de Chénouté. Or les manuscrits copiés au scriptorium de Toutōn n'étaient pas tous destinés au monastère voisin de Saint-Michel. Plusieurs d'entre eux ont justement été envoyés au monastère de Chénouté en Haute-Égypte (à plus de 400 km au sud), aux IX^e et X^e siècles, comme nous l'apprennent encore des colophons plus ou moins fragmentaires, et souvent isolés⁴⁶. En l'absence de colophon pour un feuillet ou un ensemble de fragments provenant du monastère de Chénouté, l'écriture et le système supralinéaire, ainsi que des traces d'influence du dialecte F, peuvent donc être de bons indices de l'endroit de copie, et les éditeurs pourraient désormais être plus précis à ce sujet. Par exemple, le feuillet du *Martyre de Ptolémée* publié par S. Uljas⁴⁷, est manifestement un produit de Toutōn⁴⁸. On peut faire la même hypothèse pour le manuscrit des *Aphrothegmata Patrum*, MONB.EG (CLM 360), conservé au monastère Blanc, dont l'écriture est du même type que celle des manuscrits de Toutōn et dont le système supralinéaire a été étudié à partir des feuillets conservés à Naples⁴⁹. Enfin un autre cas intéressant est fourni par le manuscrit du *Roman de Bakhéos*, où on trouve encore le même type de marquage supralinéaire (MONB.OB)⁵⁰. L'éditeur cite un commentaire de R. Kasser à ce sujet :

Le copiste y fait usage du système de supralinéation fréquent à cette époque de décadence, même en saïdique, c'est-à-dire le système classique de S fortement contaminé par celui de B, en progression constante.

De fait l'écriture dans ce cas n'est pas assez caractéristique pour postuler une provenance du Fayoum. Il n'est pas impossible que le système de Toutōn ait peu à peu influencé des copistes du monastère de Chénouté.

L'éclairage ainsi fourni sur la production et la circulation des livres entre le Fayoum et le monastère Blanc, et sur l'histoire de la bibliothèque de ce dernier aux IX^e-X^e siècles est encore plus intéressant si l'on considère les contenus des

45. Entre autres M575 (CLM 214), M577 (CLM 253), M580 (CLM 248) et M600 (CLM 216). Pour les colophons, voir VAN LANTSCHOOT (1929).

46. Je suis ici la démonstration de NAKANO (2000) et NAKANO (2006).

47. ULJAS (2011).

48. L'éditeur souligne à juste titre que les diacritiques sont typiques du Fayoum, mais on peut aller plus loin.

49. LAYTON (2006). Si la description elle-même est très détaillée, la comparaison avec le système de M574 analysé par QUECKE (1970) n'est pas exploitée, ce qui rend, à mon avis, les conclusions excessivement prudentes.

50. Édition dans ZANETTI (2004).

manuscrits concernés. Beaucoup d'entre eux sont bibliques ou hagiographiques. Dans ce tableau, le manuscrit des *Apophtegmes*, qui est d'ailleurs le seul conservé en copte, fait figure d'exception. Y avait-il une sélection dans le contenu des manuscrits copiés au Fayoum pour le monastère de Chénouté? Et si oui, en fonction de quoi?

4.3. Systèmes mixtes au monastère Blanc à l'époque « classique »?

À l'occasion d'une réflexion sur la majuscule biblique copte, je me suis intéressée à un manuscrit du monastère Blanc dont les différents fragments ont été regroupés sous le sigle « sa 105⁵¹ » (CLM 500). Il s'agit d'un manuscrit bilingue, grec et copte, dont les quarante-quatre feuillets conservés contiennent des portions de l'Évangile de Luc et de l'Évangile de Jean. La date attribuée au manuscrit varie entre le VI^e siècle (K. Aland) et le IX^e siècle (W. Till), sur la base de l'écriture. Celle proposée par K. Aland dépend probablement de la date assignée par G. Cavallo⁵². La notice du manuscrit décrit assez précisément le marquage supralinéaire comme conforme au système S standard, mais comportant aussi de petites surlignes sur certaines voyelles, tandis que dans le texte en grec, esprits et accents sont souvent ajoutés, parfois de manière constante⁵³.

Un examen de plusieurs fragments montre qu'il y a en effet des différences d'un feuillet à l'autre. Par exemple, dans le feuillet P. Vindob. inv. K 9007 (*Lc* 10), des séparateurs sont bien visibles à la fin de certains mots, mais on ne voit pas de points sur les voyelles; en revanche, dans le feuillet P. Vindob. inv. K 15 (*Jn* 6–7) (*Fig. 3*), une surligne courte (proche du *djinkim*) se trouve sur certaines voyelles auto-syllabiques : $\Delta\Upsilon\bar{\omega}$ (occasionnellement), $\text{OY}\bar{\omega}\text{OY}\bar{\beta}$, $\bar{\Delta}\text{NOK}$, $\text{OY}\bar{\Delta}$, mais pas sur $\Gamma\Delta\text{L}\text{I}\bar{\Delta}\text{L}\text{I}\bar{\Delta}$, ni $\bar{\epsilon}\text{BOL}$, et rarement sur les voyelles doubles, tandis qu'on la trouve une fois sur $\bar{\epsilon}\text{T}\bar{\beta}\bar{\epsilon}$; on pourrait dire qu'il s'agit d'un système S avec influence du système B ancien.

Il vient à l'esprit que le système pourrait avoir changé d'un évangile à l'autre. Seule une enquête plus poussée le confirmerait, mais en faveur de cette hypothèse joue aussi une légère différence d'écriture (celle des fragments de *Luc* est jugée plus élégante que celle de *Jean*, dans la description), ainsi qu'une pratique différente pour le texte grec : dans P. Vindob. inv. K 15 (*Jn* 6–7) (*Fig. 4*), le système de surligne sur voyelle auto-syllabique s'applique (il s'agit souvent d'une voyelle initiale, mais

51. Attribué par SCHMITZ & MINK (1986) : 91–115.

52. CAVALLO (1967) : 115–117 et pl. 104. La datation de manuscrits du monastère de Chénouté à une date aussi haute n'est pas impossible, mais demande une discussion qui dépasse le stade paléographique. Certains paléographes classent plutôt ce manuscrit dans les exemples de majuscule « alexandrine », mais c'est sans incidence sur mon propos.

53. « kurze Bögen treten über Vokalen häufig auf; (...) beim griechischen Text sind häufig Spiritus und Akzente zugesetzt, manchmal auch durchgängig » (SCHMITZ & MINK [1986] : 93).

cela ne suffit pas pour considérer le signe comme un esprit)⁵⁴, tandis que dans le fragment P. Louvre inv. E 10014 (Lc 10,40–11,5), il y a seulement des séparateurs à la fin de certains mots.



Fig. 3. Vienne, ÖNB K00015 r° (détail) © ÖNB



Fig. 4. Vienne, ÖNB K00015 v° (détail) © ÖNB

54. Dans le cas de $\theta\epsilon|\omega\rho\eta\omega\varsigma\iota\nu$ (= $\theta\epsilon\omega\rho\eta\omega\varsigma\iota\nu$), la voyelle n'est pas initiale, mais peut avoir été considérée comme telle car elle se trouve en début de ligne. Mais dans le cas de $\omega\varsigma\lambda\epsilon$ (= $\omega\varsigma\tau\epsilon$), la voyelle initiale, qui n'est pas auto-syllabique, ne porte pas de surligne.

Ces observations suscitent plusieurs questions : comment interpréter, dans un manuscrit provenant du monastère de Chénouté, ces traces d'un système que l'on définit traditionnellement comme caractéristique des manuscrits du nord ? Faut-il penser qu'un tel manuscrit n'a pas été copié dans ce monastère, tels ceux, plus tardifs, dont on sait qu'ils ont été copiés au Fayoum (cf. *supra* 4.2.2) ? Ou bien que les copistes, en fonction de leur origine, connaissaient et pratiquaient différents systèmes ? Est-ce un phénomène tardif, ou bien était-ce le cas à toutes époques, comme semble l'indiquer le cas du *P. Cotsen Princeton* 1 évoqué plus haut (cf. *supra* 2.2.1) ? Si ce n'est pas un phénomène tardif, même en Haute-Égypte, il ne pourra pas être utilisé comme critère de datation. Quoi qu'il en soit, pour répondre à ces questions, il sera nécessaire d'examiner d'autres manuscrits du monastère de Chénouté qui présentent le même genre d'influence.

5. CONCLUSION

Dans l'étude des manuscrits coptes, le marquage supralinéaire est un paramètre qu'il convient de ne pas négliger. Au-delà des enjeux linguistiques, très complexes et accessibles à un nombre limité de spécialistes, l'analyse des systèmes propres aux différents manuscrits, associée à l'étude paléographique et codicologique, peut se révéler significative pour divers aspects de l'histoire du livre. Elle peut permettre en effet d'identifier et de documenter des copistes, des styles ou des écoles, et éventuellement des centres de copies, comme c'est le cas par exemple pour le scriptorium de Toutôn. Des relations pourraient également être établies entre les systèmes de signes et la fonction des textes copiés : usage liturgique, contexte d'apprentissage. Certes, les questions de datation restent souvent délicates, surtout pour les manuscrits du monastère de Chénouté, mais là encore, le marquage supralinéaire doit être pris en compte si l'on veut espérer progresser.

Loin d'être une science auxiliaire, la papyrologie se présente aujourd'hui comme un champ d'étude interdisciplinaire mettant en œuvre une large gamme de disciplines allant de la paléographie à la codicologie, de la philologie à la linguistique, et de l'archéologie à l'histoire. La collection « *Papyrologica Leodiensia* » se propose d'accueillir des travaux d'édition, de préparation à l'édition, de commentaires et de synthèse portant sur des papyrus grecs et latins, ainsi que toute recherche innovante en rapport avec la papyrologie.

S'inscrivant dans la suite du volume *Signes dans les textes, textes sur les signes*, paru en 2017 (*Papyrologica Leodiensia*, 6), le présent ouvrage rassemble 17 contributions présentées lors du colloque international organisé à l'Université de Liège du 2 au 4 juin 2016. Dans une perspective interdisciplinaire et diachronique, elles examinent les formes et fonctions des signes dans les textes produits en Égypte, en tenant compte de la variété de langues, de systèmes d'écriture et de supports utilisés. Couvrant un arc chronologique de plus de trois millénaires, les contributions s'efforcent de mettre en évidence les continuités et les ruptures dans les pratiques sribales depuis l'époque pharaonique jusqu'à l'époque byzantine.

Nathan CARLIG a été formé à la philologie classique, à la papyrologie et à la coptologie à Liège, Paris et Rome. Membre du Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire (CEDOPAL), il est actuellement chargé de recherches du F.R.S.-FNRS à l'Université de Liège. Ses recherches portent sur les relations entre *paideia* et christianisme et sur l'histoire du livre et des pratiques sribales antiques.

Guillaume LESCUYER est titulaire d'un master en égyptologie et copte de l'Université de Genève (2011). Il a ensuite été doctorant à l'Université de Liège, où son travail a porté sur le démotique et le copte.

Aurore MOTTE est diplômée de l'Université de Liège, où elle a mené ses recherches doctorales financées par le F.R.S.-FNRS. Elle est actuellement chercheuse post-doctorale à l'Université Johannes Gutenberg de Mayence grâce à une bourse de recherche de la fondation Alexander von Humboldt. Ses recherches portent notamment sur la philologie égyptienne, les variations sociolinguistiques, la matérialité de l'écrit et le concept de paratextualité en Égypte ancienne.

Nathalie SOJIC est docteure en Langues et Lettres (égyptologie), collaboratrice scientifique à l'Université de Liège et membre du programme d'étude des ostraca hiératiques littéraires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Elle poursuit des recherches dans les domaines de la papyrologie et de la paléographie hiératique du Nouvel Empire égyptien.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LIÈGE

ISBN : 978-2-87562-261-7

